

des immenses bénéfices que leur rapportera la présence de ces illustres messieurs sur leurs montagnes.

C'est étonnant comme on est porté à l'ironie et au sarcasme, lorsqu'on voit les hommes de si haut et comme on devient indépendant de timide et de réservé qu'on puisse être. Oui, je vous le dis en vérité, mes chers contemporains, du haut des montagnes de la Malbaie qui se perdent dans les nues et des flots de la mer qui battent le rivage, je vous contemple depuis quinze jours avec fierté et vous déclare la guerre. Je suis à trois cents pieds au-dessus des misères de la vie et des tracasseries dont j'ai été l'esclave pendant onze mois. Je regarde en bas pour vous voir et vous ne me paraissez pas beaux; à Dieu ne plaise que je songe à faire vos portraits.

Je viens d'apprendre que la guerre est déclarée entre la France et la Prusse. C'est un bon cultivateur de l'endroit qui m'a annoncé cette nouvelle qu'il venait d'apprendre, lui, de l'avocat du village. Il paraît qu'il y a une dizaine de jours, au moins, que cette déclaration de guerre a eu lieu. Si c'est vrai, veuillez donc me le faire dire, car si je continue d'attendre les journaux que vous deviez m'envoyer, j'en ai pour longtemps avant de savoir ce qui se passe dans le monde. M. Rodden aurait fait sauter la montagne de Montréal pour empêcher qu'on y fasse un parc que je ne le saurais pas.

A propos de guerre, le cultivateur qui m'a annoncé la grande nouvelle, m'a fait une question embarrassante. Il venait de dire que l'Angleterre menaçait de se battre contre la France: — "Dites donc, monsieur," ajouta-t-il avec tranquillité, "si le Français venait en Canada pour battre l'Anglais, qu'est-ce qu'on ferait?" — "Eh! bien, oui, qu'est-ce qu'on ferait?" En voilà une question, par exemple!

Ah! j'oubliais un incident personnel. C'était le dimanche matin, le lendemain de mon arrivée. Je partais pour la messe en compagnie de mon hôtelier, M. Duverger, un homme estimable et intelligent. — Qui a bâti votre maison, lui demandai-je? — "C'est votre oncle," me répondit-il, et il me dit comment et pourquoi. L'hôtel où j'avais couché à la Malbaie bâti par mon oncle! c'était intéressant. Nous entrâmes à l'église dont l'intérieur est joli et bien fait. — Qui a bâti cette oncle, me répondit-il encore. C'était encore mon oncle! Depuis ce temps-là je ne puis plus demander: "qui a fait ceci?" qui a fait cela?" sans qu'on me réponde: "c'est votre oncle." Il a tout fait cet oncle à la Malbaie.

L'année prochaine, j'irai à Rimouski pour voir si c'est la même chose.

On m'a reproché de faire des chroniques trop sérieuses, je ne sais si celle-ci conviendra à ces gens difficiles. Dans tous les cas, c'est la dernière émanation de la Malbaie que vous aurez, par mon entremise, cette année. Et si j'ai l'humeur un peu vive, aujourd'hui, c'est probablement parce qu'il faut que je retourne demain au monde, à ses pompes et à ses œuvres. Passe encore pour les pompes, vous devez en avoir besoin dans ce temps-ci à Montréal pour vous rafraîchir.

L. O. DAVID.

LA GUERRE.

La première bataille livrée le 2 a été un beau succès pour les Français. C'est à Saarbruck sur le sol prussien que cette bataille a eu lieu; c'est une place importante qui commande le chemin de fer de Trèves et la vallée de Saar.

L'armée française a pris l'offensive, a traversé la frontière et a envahi le territoire de la Prusse, en dépit du nombre et de la position de l'ennemi. Quelques bataillons ont suffi pour emporter les hauteurs qui dominent Saarbruck, et l'artillerie française n'a pas été lente à chasser l'ennemi de la ville.

L'élan des troupes françaises a été si grand que leur perte est légère. L'engagement commencé à 11 heures s'est terminé à 1 heure. L'Empereur a assisté aux opérations et le Prince Impérial qui l'a accompagné partout, a reçu son baptême du feu. Sa présence d'esprit, son sang froid dans le danger ont été admirés. L'Empereur est retourné à Metz à quatre heures de l'après-midi. Lorsque les hauteurs de Saarbruck furent occupées par les troupes françaises, une batterie de mitrailleuses fut dirigée contre l'ennemi en présence de l'Empereur et du Prince Impérial. L'Empereur ordonna à l'officier chargé de mettre le feu, de ne pas tirer si cela n'était pas nécessaire.

Un détachement de prussiens ayant été vu près du chemin de fer, à une distance de 1600 mètres, le feu fut mis à la batterie et la moitié des soldats qui composaient le détachement tombèrent sur le champ de bataille. Un second détachement eut le même sort et l'ennemi ensuite ne reparut plus.

Les prisonniers reconnaissent la supériorité des armes françaises.

L'Empereur, à son retour à Metz, après la bataille, a envoyé la dépêche suivante à l'Impératrice:

"Louis a reçu son baptême de feu: il a été admirable de sang-froid. Une division sous le commandement de Froissard, a escaladé les hauteurs qui couronnent la Saar. Les Prussiens n'ont fait que peu de résistance. Louis et moi nous étions en avant et les boulets tombaient près de nous. Louis conserve une balle qu'il a ramassée. Les soldats pleuraient de le voir si calme. Nous avons perdu un officier et dix hommes."
(signé) NAPOLÉON.

La ville de Metz a été illuminée en l'honneur de la victoire. Après la retraite des prussiens, les français n'ont pas occupé la place.

L'Impératrice est allée aussitôt avec ses nièces à la chapelle de Notre Dame des Victoires pour remercier le ciel du succès de l'Empereur et du Prince Impérial.

BATAILLE DE WISSEMBOURG.

Les Prussiens ont pris leur revanche de Saarbruck, le 4 à Wissembourg. Ils se sont emparés de cette ville que défendaient trois régiments de la division Douay, ont tué ce général, décimé ses régiments et fait sept à huit cents prisonniers. Ils avouent que cette victoire leur a coûté cher, mais ils s'en réjouissent beaucoup. Le peuple à Berlin l'a accueillie avec enthousiasme et les Français à Paris avec indignation et douleur.

L'Empereur apprenant la défaite et la mort du général Douay à Wissembourg envoya aussitôt McMahon de Metz à la tête d'un corps de 60,000 hommes pour chasser les Prussiens de cette ville. Les Français partirent avec enthousiasme pour le champ de bataille et s'élançèrent sur les Prussiens, mais ils rencontrèrent le prince royal de Prusse à la tête d'une armée considérable. La mêlée fut terrible, les Français se battirent comme des lions, disent les dépêches, et crurent un moment que la victoire se rangeait sous leur drapeau. Déjà des dépêches annonçaient une grande victoire au peuple impatient de Paris.

Mais les Prussiens recevaient de nouveaux renforts et se battaient avec acharnement. La bataille commencée à une heure de l'après-midi, samedi dernier, se terminait à 9 heures du soir par la défaite des Français et une défaite sanglante, laissant aux mains de l'ennemi de nombreuses pièces d'artillerie et plusieurs milliers de prisonniers.

Pendant que McMahon retreatait devant l'ennemi à Wissembourg, le général Froissard se faisait battre à Saarbruck. On sait que les Français s'étaient emparés de cette ville qui se trouve sur la frontière prussienne. Les Prussiens résolurent d'en chasser les Français et réussirent à le faire après une bataille sanglante.

La nouvelle de ces désastres a frappé la France au cœur et exalté la Prusse.

Nous donnons les dépêches françaises et prussiennes annonçant ces graves événements.

Elles ne laissent aucun doute sur le résultat.

DÉPÊCHES PRUSSIENNES.

Berlin, 7.—Le Roi Guillaume a envoyé la dépêche suivante à la Reine:

"Bonnes nouvelles.—Une grande victoire a été remportée par notre armée. Dieu soit loué pour sa miséricorde! Nous avons fait 4,000 prisonniers, et nous nous sommes emparés de 30 canons, de 2 étendards et de 6 mitrailleuses.

Le général McMahon, durant la bataille, a reçu un renfort considérable de la grande armée. Le combat a été acharné et a duré depuis 11 h. de l'avant-midi jusqu'à 9 heures du soir. Les Français alors se retirèrent, nous laissant libre le champ de bataille. Nos pertes sont considérables."

DÉPÊCHES FRANÇAISES.

Metz, 6, minuit.—Le maréchal McMahon a été défait dans une bataille.

Le général Froissard, sur la Saar, a été forcé de se retirer. Il a effectué sa retraite en bon ordre. Tout peut être réparé.
(Signé) NAPOLÉON.

Metz, 7, 4.30 hrs. a.m.—Le major général de l'armée télégraphique au Ministère de l'Intérieur, qu'après une série d'engagements où les Prussiens étaient en nombre considérable, le maréchal McMahon a été forcé de retrahir un peu.

Le corps d'armée du général Froissard a eu un engagement hier dans l'après-midi avec l'armée entière de l'ennemi. Après avoir maintenu sa position jusqu'à 6 heures, il ordonna la retraite qui s'effectua en bon ordre.

(Signé)

LEBŒUF.

Depuis les grandes batailles de samedi, il est difficile de saisir au milieu des dépêches variées qui arrivent, le mouvement et la position des armées. On dit cependant que les Prussiens se sont emparés de plusieurs villes françaises sur la frontière et qu'ils s'avancent sur Metz pour s'en emparer et de là tomber sur Paris. L'empereur est à mi-chemin, entre Metz et Paris, à Châlons: il est malade. Il fera mieux de tomber là glorieusement s'il ne peut pas arrêter les envahisseurs.

L'effet de ces nouvelles sur Paris a été terrible; le peuple est exaspéré et d'un bout de la France à l'autre retentit le cri "aux armes." On met Paris en état de défense et le gouvernement fait appel au patriotisme des Français.

La *Minerve* et le *Nouveau Monde* expriment une opinion qui a bien son mérite. Ils croient que le plan de l'empereur était d'attirer les Prussiens sur le sol français pour leur livrer une bataille décisive.

C'est assez difficile de concilier ce plan avec les derniers événements. Cependant on pourrait penser qu'en voulant exécuter ce plan, l'armée française aurait rencontré des forces qu'elle croyait plus éloignées ou que dans tous les cas elle a mieux aimé subir des pertes que demander son plan. Car on prétend que les généraux français étaient convaincus de l'impossibilité de forcer les Prussiens dans les positions redoutables qu'ils occupaient. On aurait subi un accident en exécutant le plan en question, mais on voudrait profiter de cet accident pour entraîner les Prussiens sur le champ de bataille où on voudrait les voir. Ce n'est, peut-être, qu'une douce et patriotique illusion.

Quoiqu'il en soit, l'armée française reste intacte et Trochu est sur la Baltique faisant voile vers Berlin à la tête de 50 à 60,000 hommes. Il doit y avoir des combinaisons dont le résultat surprendrait les ennemis de la France.

INSTITUT MEDICAL DE MONTREAL.

Séance du 4 Août 1870.

Présidence de J. O. Mousseau B. M. V.

Lecture et adoption de la minute de la dernière séance.

La lecture de F. Gatiou B. M. V. sur les convulsions chez les enfants est à l'ordre du jour.

Proposé par M. P. Laberge, secondé par M. A. Mathieu, que des remerciements soient votés à M. F. Gatiou, pour avoir su si bien captiver l'attention de l'Institut Médical, par sa lecture instructive et si pleine d'intérêt. Adopté.

Proposé par M. G. Beaudry, secondé par M. J. F. Gatiou, que MM. le Président, P. Laberge, A. Mathieu et le Secrétaire Archiviste, se réunissent en comité et ouvrent des listes de souscription dans le but d'obtenir notre acte d'incorporation. Adoption.

Proposé par M. J. F. Gatiou, secondé par M. A. Mathieu, que l'Institut Médical de Montréal présente ses félicitations à deux de ses membres, à l'occasion de leur nomination à des postes importants de la milice; F. A. Daure, M. D. V. chirurgien major de Brigade de la cinquième division, et le Dr. Shepperd, adjudant du bataillon de la même division. Adopté. M. le Président lève ensuite la séance.

Par ordre,

C. M. F. ILIATRAULT,
Sec. Arch. I. M.

Au moment où nous mettons sous presse, la population de Montréal se porte au devant de l'évêque de Montréal, pour saluer sa heureuse arrivée et lui témoigner son affection et son dévouement.

LA BAIE DES HA! HA!

Qui ne connaît la baie des Ha! Ha! tant visitée tous les ans par les touristes du Canada et des Etats-Unis? Elle est à dix-neuf lieues de l'embouchure du Saguenay et à sept lieues de Chicoutimi. Son nom lui vient des premiers voyageurs qui apercevant, après avoir navigué pendant plusieurs heures entre des rochers escarpés, cette jolie et vaste baie, n'ont pu s'empêcher de crier: Ha! Ha!

GRANDES CHUTES DE LA RIVIERE ST. JEAN.

Ces chutes sont remarquables par leur beauté, leur étendue, leur escarpement et par les charmes du paysage en cet endroit. A un endroit, l'eau tombe en ligne perpendiculaire d'une hauteur de 45 pieds et continue de s'élançer pendant l'espace d'un demi mille de rocher en rocher. Au-dessus des chutes se trouve suspendu un joli pont.

FAITS DIVERS.

M. Gordon Brown, du *Globe*, de Toronto, est à Metz, quartier général de l'armée française.

La proclamation de neutralité à propos de la guerre franco-prussienne, lancée par la Reine, a été publiée dans le *London Gazette* du 19 ultimo et sera en force ici six jours après que le Gouverneur-Général en aura donné avis.

Une dépêche de Toronto au *Herald*, nous apprend que certains volontaires ont envoyé leur résignation parce qu'une amnistie est accordée à Riel.

M. J. M. Lemoine, bien connu par ses travaux littéraires et historiques, vient de publier une notice sur le général Montgomery et divers incidents de 1775.

M. Lemoine nous apprend qu'à la mort du général, à Québec, son sabre devint la propriété d'un ancien soldat, M. Thompson. Celui-ci le légua à M. Thompson, mort dans le courant de l'automne dernier. Cet arme est aujourd'hui entre les mains de M. Thompson Narrower, de Québec.—*Journal de Québec*.

Les importations totales du Canada durant les onze mois finissant le 31 mai 1870, ont été de \$64,727,478, soit un surplus de \$3,263,065 sur l'année précédente. Ce surplus représente une augmentation de droits de \$875,135.

Les exportations pour la même période se sont élevées à \$60,073,172, soit un surplus de \$11,714,200 sur les onze mois correspondant de 1869.

C'est à tort que l'on a annoncé que le gouvernement canadien serait mis en possession des forts et fortifications du Canada. Halifax reste toujours station militaire anglaise et le gouvernement impérial a consenti à laisser 1,500 hommes à Québec durant un an à dix-huit mois, à la condition expresse que toutes les troupes casernées à l'ouest de Québec seraient rappelées vers le mois d'octobre. En conséquence, les 60 et 69e régiments et la brigade des carabiniers seront stationnés à Québec durant l'hiver.—*L'Éclaireur*.

DÉPLORABLE ACCIDENT.—Un bien triste accident venait mettre en émoi le quartier Saint-Jacques, et plonger dans le deuil plusieurs familles.

Des ouvriers travaillaient activement au premier étage de la magnifique maison que M. Baron fait construire, au coin des rues Saint-Jacques et Saint-Jean. Pendant qu'ils étaient occupés à rouler le cabestan, l'échafaudage sur lequel ils se trouvaient, chargé outre mesure par les matériaux qui y étaient entassés, se rompit sous le poids. Et en un instant les infortunés furent précipités dans la cave de la maison où plusieurs trouverent la mort.

Joseph Labelle et Truteau furent tués sur le coup; ils furent immédiatement transportés à l'Hôpital Général pour qu'on puisse tenir une enquête sur leurs cadavres.

Trois ouvriers encore, Mathias Bernier, Robert et Michon, furent grièvement blessés dans cette catastrophe.

ACCIDENT.—Mardi soir, le nommé Joseph Raymond tomba du mur de revêtement qui se trouve en face du bassin du Canal, et se fit à la tête et aux bras des blessures d'une certaine gravité. Il a été de suite transporté à l'Hôpital Général; l'examen de ses blessures laisse peu d'espoir de le sauver.

ACCIDENT.—Dans l'après-midi de mercredi, les nommés Boncher et Lalonde, tous deux ouvriers, ont failli être la victime d'un terrible accident. Ils étaient occupés à creuser un caveau dans le cimetière anglais, lorsqu'un petit rocher se présentant, ils furent obligés d'employer la mine pour le faire sauter. Ayant communiqué le feu à la mèche, ils n'eurent pas le temps de se retirer avant l'explosion et reçurent des blessures d'une certaine gravité. Ils furent immédiatement transportés à leurs domiciles où on leur prodigua les soins que réclamait leur état.

HORRIBLE.—Un crime affreux a épouvanté la ville de New-York. M. Benjamin Nathan, ancien banquier, qui demeurait au n. 12 de la 23e rue ouest, a été trouvé mort sur le seuil de sa chambre, à six heures du matin, par son fils Washington, qui demeurait à un étage supérieur. De terribles blessures faites à la tête et sur différentes parties du corps prouvaient que M. Nathan avait été assommé au moyen d'un instrument partiellement tranchant. Des chaises renversées et le désordre des autres parties du mobilier attestaient la violence de la lutte. Le tapis était imbibé de sang sur une étendue de cinq pieds. Une barre de fer de dix-huit pouces de long et d'un demi pouce de diamètre, avec des extrémités aigües, était à côté du corps. Cet outil, employé par les charniers de navire, était évidemment celui qui avait servi à l'exécution du meurtre.

On dit que M. Nathan avait été aperçu comptant de l'argent près de sa fenêtre dans la soirée, et l'on suppose naturellement qu'il avait excité la convoitise de quelque misérable. Le coffre-fort qui était dans la chambre de M. Nathan était forcé, et l'on avait enlevé les valeurs qu'il contenait. Une montre d'or et trois boutons de diamant avaient aussi disparu. Les personnes qui demeuraient dans la maison étaient ses deux fils et une servante. Comme on n'a découvert aucune trace d'effraction aux portes d'entrées, on présume que le meurtrier s'était caché dans la maison pendant le jour et qu'ayant été surpris par M. Nathan au moment où il commettait le vol, il s'en est débarrassé en le tuant.